

**Laurence Duchêne
&
Pierre Zaoui**

Argent, trop cher ?

Le mot de Stendhal est célèbre : « Celle-ci trouve à se vendre qui n'aurait pas trouvé à se donner ». Il n'en est pas moins particulièrement profond, notamment quant à ce qu'il nous apprend sur les rapports d'une part entre argent et fantasme, d'autre part entre désir et gratuité. L'argent a en effet cette double puissance de cristalliser fantasmatiquement les objets les plus nuls ou les plus rationnellement aberrants

et de rendre de manière tout aussi perverse les objets les plus valeureux mais gratuits, ou inévaluables, absolument impropres au désir commun. Cela ne veut pas dire que l'argent n'est que corrupteur et diabolique — après tout, il y a aussi dans cette capacité à subvertir toutes les échelles de valeurs établies une vraie puissance de subversion ; les immigrés, les minorités, les exclus pour qui l'argent signifie d'abord la capacité à être un peu plus libres, à se déplacer, à survivre, en savent quelque chose. Mais cela signifie au moins qu'une société entièrement dominée par l'argent est une société radicalement sans valeur et sans projet collectif. Les économistes classiques, jusqu'à Marx, ont tenté de faire reposer la théorie de l'argent sur une théorie plus profonde de la valeur-travail, mais ils n'ont pas simplement échoué — ce qui laisserait entendre la possibilité de reprendre à nouveaux frais leur perspective—, ils se sont purement et simplement trompés : l'argent est cette réalité éminemment politique qui subvertit d'avance tout rapport collectif (donc énoncé en termes de valeur, de projet ou de programme) à la politique. Dès lors, si l'on admet ce constat, la question d'aujourd'hui n'est plus tant de se demander si l'argent est bon ou mauvais en soi, libérateur ou aliénant en soi, que de se demander comment nous avons pu faire pour que l'argent et ses mécanismes de plus en plus sophistiqués et de plus en plus aberrants (ceux de la haute et de la basse finance) en soient venus depuis plus de trente ans, c'est-à-dire depuis les premières offensives dites « néo-libérales » visant à désencadrer radicalement la circulation de la monnaie, à dominer l'ensemble du champ social et politique. Autrement dit, la question n'est ni morale, ni économique, mais politique : à quels fantasmes avons-nous très collectivement cédé pour que la domination politique sur l'argent, démocratiquement ou tyranniquement décidée, ait cédé la place à ce nouveau fléau : non pas l'argent-roi, non pas l'argent jouissif et encore désirable, mais l'argent-sol, c'est-à-dire le rapport désespéré et pervers à un argent devenu l'ultime fantasme d'un en-commun politique ?